

*il est parti* de Catherine Laurent

La nuit est tombée. Toute la ville est enfoncée dans le noir. Jeanne reprend le tricot de peau de Gilles à la lumière d'une betterave creusée dans laquelle brûle de l'huile de vidange. Elle n'y voit pas grand-chose et le fil s'emmêle. Dans la matinée, ils ont donné l'ordre d'évacuer Le Havre, Bléville, Sanvic et Sainte-Adresse, là où elle vit. Elle n'a plus le temps de fuir avec ses enfants, on ne peut plus sortir de la ville transformée en camp retranché. Ils resteront là.

Elle pique son aiguille dans la bobine et retire son dé à coudre. Ses yeux regardent la route, le dos d'Aimé lorsqu'il est parti cinq ans auparavant et son visage qui va apparaître bientôt. C'est la fin de la guerre.

Elle entend une forte détonation. Puis plusieurs autres. On pilonne le port du Havre. Elle se tourne vers ses enfants, Gilles, Louise et Josse qui jouent avec des bouchons sur la table. Ils n'entendent pas ou font semblant de ne pas entendre, ils poursuivent leur jeu.

En reprenant son ouvrage, elle leur dit qu'ils sont pris au piège comme tous ceux qui n'ont pas

quitté les lieux. Des bombardements alliés sont annoncés, les derniers avant la fin.

– On recommence ?

Ils rejouent.

Elle n'insiste pas. Elle sait que le jeu exorcise la peur.

Elle prend une bouteille dans le buffet et se sert un verre d'alcool ambré, alcool acheté par son père dans le pays de Caux.

Son père, un homme autoritaire et distant, était revenu sourd et méfiant d'une autre guerre. Il regardait les siens comme on regarde ses ennemis. Elle se souvient de lui, assis sur une chaise dans le jardin, penché en avant, une couverture sur les genoux. Il était sur ses gardes.

Deux ans auparavant et six mois après le décès de sa femme, il était mort en dormant.

Est-ce que Aimé reviendra comme ça ?

Elle boit cul sec et déglutit, la gorge en feu.

Est-ce que sa mère serait partie, elle ? Elle manque.

Le bruit des explosions s'éloigne. Elle ouvre la fenêtre et voit au loin des bateaux en feu sur la mer. Les voix des soldats allemands retranchés dans le fort derrière sa maison, résonnent dans la nuit. Elle réalise la menace. Le fort va être bombardé ; il y a une garnison de soldats allemands à l'intérieur. Jeanne et ses enfants sont au cœur de la cible à détruire. Elle s'appuie sur le rebord de la fenêtre et se retourne. Gilles ne joue plus. Il tire sur les manches de son chandail, les yeux brillants. C'est son fils aîné. Quatorze ans, grand et maigre, pâle

comme le sélénite, c'est le plus vulnérable. Celui qui fugue et qui se blesse. Quand son père est parti, il est resté trois jours à la grille. Il l'attendait, certain qu'il allait revenir. Il a été mobilisé, avait répété Jeanne. Comme tous les autres. Il n'avait pas le choix. Il ne reviendra pas maintenant ! Il va revenir, tu vas voir, disait Gilles.

Jeanne referme la fenêtre et s'approche doucement de lui. Elle met ses mains sur ses épaules et il se contracte. Ses cheveux luisent dans la pénombre. Ils sentent la fiente de pigeon. Elle prononce son prénom : Gilles. Plusieurs fois. Il se retourne et lui fait face en soupirant. Il ressemble à son père. Nez étroit et lèvres épaisses. Sans les oreilles décollées.

Tout d'un coup, Jeanne se casse en deux, la tête entre ses cuisses et les mains sur ses genoux. Elle tremble. Tout son corps tremble de fatigue, de faim, de peur, d'horreur à la pensée des jours à venir. Elle s'attend au pire. Et se sent infiniment seule. La présence des enfants renforce sa solitude.

Elle voudrait qu'on la prenne, qu'on la serre et qu'on l'emmène loin. Et puis elle a faim. Ils ont faim. Aujourd'hui, elle est rentrée une nouvelle fois les mains vides. Tout est fermé. L'attaque est imminente.

Elle se relève, les mains sur ses reins, et fait quelques pas courbée avant de se redresser. Elle a quarante ans.

– Louise, ouvre les boîtes de sardines. Josse, mets les assiettes, Gilles, ferme la porte et les

fenêtres, mangez, mangez, dans cinq minutes, on descend tous dans le *trou*. Cette nuit, ça va tomber.

Les garçons obéissent et mangent leurs sardines en faisant les yeux doux à Louise qui s'est mise entre eux et qui n'a pas commencé alors qu'ils ont déjà fini. Elle est à sa place, au milieu. Brune et ronde, elle a le teint mat et la voix grave. Elle vient d'avoir douze ans et ne baisse jamais ses yeux noirs.

– Qu'est-ce que vous me donnez en échange des têtes ?

– Une p'tite souris morte dit Josse.

– J'te donne le ciel, la terre et la mer, j'te donne tout, le monde, l'univers, mais donne, donne-moi la tête de la sardine, s'il te plaît dit Gilles.

Au début de la guerre, Jeanne, aidée par ses voisins qui sont partis depuis, a creusé un abri dans le jardin. Large de deux mètres et de la hauteur de Josse (1,20 m), on peut y tenir à six. Ils préfèrent tous ce trou humide aux abris collectifs où les gens s'entassaient des heures durant, immobiles, la colique au ventre. Tous, sauf Gilles qui ne supporte pas les portes fermées, les rideaux tirés, l'obscurité.

Petit, lorsque Jeanne oubliait d'allumer sa veilleuse, il parlait d'un ogre qui allait le manger et le garder en prison dans son ventre. Aujourd'hui, dans le trou du jardin, il transpire. La sueur plaque ses cheveux et trempe sa chemise. Il dit que les hommes ne sont pas faits pour s'enfoncer dans la terre comme les crabes ou les vers et qu'il préfère mourir à l'air libre plutôt que d'être enterré vivant. Gilles a besoin d'espace, d'horizon. Il faut qu'il voie loin. Si Jeanne avait écouté son fils, il serait déjà mort sous les bombardements.

Le ronflement des moteurs annonce l'arrivée des avions. Un bruit sourd enfle dans la nuit noire.

– Tout le monde au trou ! dit Jeanne, oppressée.

Mais personne ne bouge. On dirait qu'ils se sont concertés pour user ses nerfs. Josse refuse d'aller dans *le trou du cul*. Il pleure, il parle tout en

sanglotant, on ne comprend rien. Il inverse les lettres et emploie un mot à la place d'un autre.

Jeanne cherche des phrases, des gestes. Il n'y a rien de grave. Elle le couvre de baisers et le confie à Louise qui boude tout en tenant fermement la main de son petit frère dans la sienne.

– T'es méchante, on s'en fout de ta guerre et on s'en fout de mourir !

Jeanne n'a pas le temps de répondre.

Elle court chercher Gilles qui désosse une vieille radio au grenier, pièce après pièce. Le tournevis à la main, il marche sur des pneus de vélo crevés, il marche sur ses vêtements. Des plumes d'oreillers troués planent dans l'atmosphère. Elle s'arrête sur le seuil.

– Alors, tu viens ?

Il ne regarde pas sa mère. Il reste planté, paralysé. Comme à chaque fois qu'il doit aller dans le trou, il fait le mort.

– Allez, viens.

Il sait qu'elle ne cédera pas. Elle le tire et il résiste. Elle le prend par le cou et il se laisse faire. Elle le pousse devant elle dans l'escalier que les deux autres s'amuse à descendre pieds joints.

Jeanne les presse et les fourre tous les trois au trou comme des lapins au clapier.

Elle tire sur elle la lourde planche qui ferme l'entrée et elle s'assoit par terre. Gilles se serre contre elle en essuyant sa main dégoulinante de sueur sur sa robe. Il n'y a plus qu'à attendre. Sans comprendre.